



## Laboratoire italien

Politique et société

24 | 2020

Écritures de la déportation

---

## Introduction

*Introduzione*

*Introduction*

**Enrico Mattioda**

Traducteur : Céline Frigau Manning

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/4171>

ISSN : 2117-4970

### Éditeur

ENS Éditions

### Référence électronique

Enrico Mattioda, « Introduction », *Laboratoire italien* [En ligne], 24 | 2020, mis en ligne le 03 juin 2020, consulté le 04 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/4171>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 juin 2020.



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Introduction

*Introduzione*

*Introduction*

**Enrico Mattioda**

Traduction : Céline Frigau Manning

---

- 1 Au cours des trente dernières années en Italie, les études consacrées à la Shoah et à la déportation se sont multipliées au point qu'il serait impossible d'en rendre compte dans l'espace d'un article : des ouvrages d'envergure sont parus<sup>1</sup>, et de grands projets ont été menés sur la mémoire et le recueil de témoignages des rescapés<sup>2</sup>. Ces projets ont été pensés d'un point de vue historique dans le but de collecter les données des personnes concernées, et de documenter les processus qui ont conduit à l'extermination des juifs italiens. Faire émerger la spécificité de la destruction des juifs en Italie s'est imposé comme le résultat majeur de ces recherches et des diverses initiatives qui les ont accompagnées (émissions télévisées, documentaires, création de musées de la Shoah ou encore pierres mémorielles).
- 2 Et de fait, lorsqu'on commence, dans les années 1950, à parler de déportation dans les camps nazis, les distinctions entre camps de concentration et camps d'extermination, statut des prisonniers politiques et statut des juifs ne sont pas claires dans l'opinion publique. L'exaltation de la Résistance bat son plein, sous l'impulsion plus particulièrement du Parti communiste italien : un nouveau *Risorgimento* national semble alors se jouer, qui exalte la libération du joug étranger, et la déportation dans les camps nazis a tôt fait d'être interprétée dans ce contexte comme une autre forme de résistance. Rappelons-le, Bruno Vasari est le premier à publier, en août 1945, un témoignage sur les camps, et Piero Caleffi le premier à connaître le succès éditorial avec un livre de mémoire sur la déportation<sup>3</sup> : tous deux sont des déportés politiques issus du mouvement Giustizia e libertà. Bientôt suivent les textes de déportés d'origine hébraïque, mais il faut attendre la seconde édition de *Se questo è un uomo* en 1958 pour qu'ils attirent quelque peu l'attention. La littérature italienne de la Shoah n'en demeure pas moins méconnue du grand public dans les décennies suivantes, à l'exception du phénomène Levi et d'auteurs isolés comme Edith Bruck. D'autant qu'il est difficile, en Italie comme ailleurs, d'identifier un événement qui n'a pas de nom : ce n'est que dans

les années 1970 que le terme d'« Holocauste » fait son apparition, remplacé par la suite par celui de « Shoah ».

- 3 Si ces distinctions sont aujourd'hui plus claires, elles ne le sont pas toujours, ni pour tous. Mais d'autres problèmes surgissent à mesure que la recherche avance et qu'avec le temps disparaissent les témoins primaires<sup>4</sup>. L'objectif de ce dossier, cependant, n'est ni de proposer un regard d'ensemble ni de dresser un bilan, mais bien plutôt de soulever des questionnements centrés sur le changement advenu dans la perception de la Shoah et de la déportation.
- 4 Nous sommes donc partis d'une idée de fond : il ne s'agissait pas tant d'enquêter sur les motivations qui ont porté les rescapés des camps d'extermination ou de concentration à écrire leurs mémoires<sup>5</sup>, que d'en étudier la réception dans ses différentes phases, et par là les changements de stratégie communicative et les choix linguistiques qui ont caractérisé l'écriture de la persécution, de l'expérience de la déportation et des camps nazis. Il fallait alors élargir encore le propos : en effet, lorsqu'à partir des années 1990 la réalité des Lager s'impose comme un problème auquel la conscience européenne doit se confronter, sa perception s'est de nouveau modifiée. La discussion autour du concept même de témoignage a évolué au contact de l'émergence d'une « sous-discipline » nouvelle, celle de l'épistémologie du témoignage. Par-delà les prises de distance sceptiques à l'égard de l'intégrité du témoin<sup>6</sup>, la perspective philosophique ne réduit pas le témoignage à ses seules dimensions juridique ou historique, elle étend ce concept en lui conférant une valeur de fondement de la transmission de la connaissance, de l'information, de la communication et de la mémoire historique<sup>7</sup>. Une telle approche permet aussi de dépasser une aporie ancienne, opposant témoignage (généralement entendu au sens juridique) et narration : nombre des rescapés ont proposé une première version de leur expérience sur laquelle ils sont revenus par la suite pour y ajouter des précisions qui n'étaient pas documentées en première instance, et ce parfois parce que la situation historique, ayant évolué avec le temps, ne requérait plus un témoignage historique et légal de première main, mais bien plutôt une narration capable de permettre la transmission d'une expérience vécue auprès du lecteur (il s'agissait alors principalement d'insérer des personnages « mémorables », ou de rattacher la narration à des modèles littéraires)<sup>8</sup>.
- 5 L'aporie en question n'est pas toujours aussi nette. Mais pensons aux approches respectives du philologue, du juge ou de l'historien à l'égard des textes : là où la philologie classique privilégie la dernière volonté de l'auteur, le juge et l'historien donnent la prédominance à la première version des faits. Aucun historien de la littérature ne mettrait en doute la possibilité qu'un auteur puisse revenir sur son œuvre – aucun ne nierait à Manzoni la liberté de proposer en 1840-1841 une deuxième édition de *I promessi sposi*, à la suite de celle de 1827, ou à Proust d'approfondir considérablement sa descente dans les profondeurs de sa mémoire et de son imagination en enchaînant les ajouts dans les dernières épreuves de son texte. Une telle approche toutefois ne va pas de soi lorsqu'il s'agit d'un texte de témoignage : dans sa conception la plus répandue, le témoignage a quelque chose de sacré devant la loi, devant Dieu ou les hommes, et c'est pourquoi l'on tend à privilégier le premier témoignage aux dépens des ajouts, réécritures ou auto-traductions. De là les violentes polémiques qui accompagnent la réécriture en français qu'Elie Wiesel propose de *La Nuit*, édition sensiblement différente de la première en yiddish, ou les attaques dont fait l'objet Paul Celan lorsqu'on découvre que *Fugue de mort* n'est autre que la réécriture

de *Tango de mort*, rédigé en roumain (bien qu'en l'occurrence, il soit impossible de dissocier l'interprétation de ces attaques des accusations de plagiat précédemment portées à l'encontre du poète). Il s'agit là d'un problème qui a fait l'objet, il y a longtemps déjà, d'un ouvrage qui n'a guère eu d'écho en Italie ou en France, où il n'en existe pas à ma connaissance de traduction : l'ouvrage fondamental de James E. Young, *Writing and Rewriting the Holocaust*<sup>9</sup>, qui dès 1988 affrontait et résolvait l'aporie entre témoignage et narration.

- 6 Une fois ce problème réglé, le témoignage – au sens de narration et de transmission de connaissance – a pu s'entendre comme témoignage circulant d'une génération à l'autre. Le concept de « témoin de deuxième génération » vient alors désigner celle ou celui qui a écouté, lu ou vu les témoignages des rescapés (voire les témoignages secondaires ou les récits de qui a étudié l'événement), devenant ainsi témoin à son tour. Ce concept ouvre la voie à l'ancrage du thème de la Shoah dans le champ des *cultural memory studies*<sup>10</sup>. La mémoire culturelle du génocide des juifs et celle des persécutions nazies entrent également dans la mémoire collective par le biais d'écrivains qui n'ont pas fait eux-mêmes l'expérience des camps, mais qui ont su décrire la persécution enclenchée par les lois raciales de 1938 et les arrestations découlant de l'armistice du 8 septembre 1943 : des auteurs comme Giorgio Bassani, Elsa Morante dans *La Storia*, Curzio Malaparte ou Giacomo Debenedetti ont largement contribué à la connaissance de la déportation et de la Shoah en Italie.
- 7 C'est certes en Primo Levi que la connaissance de la Shoah a trouvé son pilier : *Se questo è un uomo* s'est imposé comme le texte de référence par excellence, à l'échelle internationale, et les livres de Levi qui l'ont suivi ont contribué à asseoir la conscience de se trouver en présence d'un événement qui n'était encore jamais advenu dans l'histoire. En Italie, l'édition scolaire du premier livre de Levi et les rencontres auxquelles il se prêtait avec des élèves et étudiants de tous âges ont constitué un exemple repris par la suite par d'autres témoins ; la grande collecte, tout récemment effectuée, de ces entretiens de Levi (143 sur 300 environ) ouvre la perspective d'une réflexion sur une dimension autre de ses activités<sup>11</sup>, celle de témoin et de passeur de la Shoah. Les articles qui sont ici consacrés à Levi entendent éclairer, d'une part, sa quête d'une approche épistémologique permettant de comprendre le fonctionnement des camps d'extermination (Enrico Mattioda), et, d'autre part, la recherche de modèles littéraires – en premier lieu Kafka – susceptibles de favoriser la transmission de l'expérience du Lager (Luca De Angelis). Il convient sans doute de le souligner dans un pays comme la France, où la polémique autour du caractère indicible et inimaginable de la Shoah a été plus forte encore qu'ailleurs : Levi a toujours affirmé la communicabilité des expériences humaines, parmi lesquelles il rangeait son enfermement à Auschwitz ; et la reprise de modèles littéraires préexistants participait pleinement de la transmission de l'expérience.
- 8 L'article d'Elisabetta Ruffini se concentre sur les femmes juives qui font les premières le récit de leur expérience du Lager. Si leurs textes, publiés jusqu'en 1947 par de petites maisons d'édition, n'ont eu que peu de résonance, ils présentent des caractéristiques communes : l'attention au corps et son rôle central dans la description de l'expérience vécue, le rapport avec la littérature, le narrateur par procuration, l'autobiographie collective. Aux italiennes Giuliana Fiorentino, Liana Millu, Frida Misul, Luciana Nissim et Alba Valech s'ajoutent Sofia Kaufmann, d'origine russe, et Pelagia Lewinska, polonaise. Ce ne sont pas les seules rescapées étrangères à adopter l'italien comme

langue de la mémoire : d'autres les rejoignent dans les années suivantes, la Hongroise Edith Bruck, la Viennoise Elisa Springer, mais aussi Helena Janeczek, témoin de seconde génération, auteur des *Lezioni di tenebra*, ou encore Helga Schneider, fille d'une criminelle nazie condamnée à Nuremberg. Toutes choisissent l'italien pour se confronter à l'expérience vécue ou reçue, ce qui implique presque toujours une confrontation avec la mère (c'est le cas dans les *Lezioni di tenebra*, mais aussi dans la *Lettera alla madre* d'Edith Bruck ou dans *Lasciami andare, madre* de Schneider). Ainsi se crée une ligne matrilinéaire, bien plus marquée que celle qui reprend, dans le domaine littéraire italien, l'héritage proustien comme récit familial<sup>12</sup>; une ligne où la confrontation avec la mère s'appuie généralement sur les thèmes de la nourriture, du corps, de la maternité acceptée ou refusée, et ne peut prendre forme que dans une langue distincte de la langue maternelle, devenue parfois imprononçable.

- 9 Hanna Serkowska présente l'œuvre d'Edith Bruck, qui a quitté sa Hongrie natale pour choisir, au terme de longues pérégrinations, de vivre en Italie et d'adopter la langue italienne pour transmettre son expérience. Dès *Chi ti ama così*, paru en 1959, son œuvre se mesure à l'expérience de la Shoah, avec une nécessité viscérale de témoigner (comme le raconte en 1999 *Signora Auschwitz: il dono della parola*), pour arriver en 2017 à *Le rondini sul termosifone*, où le thème de la mémoire se greffe sur celui de la démence sénile : celle qui a fait de la conservation de la mémoire sa mission doit maintenant affronter la décadence mentale de son mari, le poète et réalisateur Nelo Risi, et tout ce qui l'accompagne – la perte de la mémoire et du sens de la réalité.
- 10 L'article de Daniella Ambrosino retrace le dépassement progressif du déni de la déportation dans l'œuvre de Luce d'Eramo. Fille d'un dignitaire fasciste, elle-même fasciste convaincue, Luce part pour l'Allemagne comme travailleuse volontaire dans le but de comprendre si ce que l'on dit des camps nazis est vrai : débute alors un parcours qui met en crise ses opinions de classe et ses convictions politiques. Rapatriée à Vérone, elle se débarrasse de ses documents d'identité et rejoint un groupe de prisonniers afin de provoquer volontairement sa déportation. Si dans un premier temps elle fait le récit de son expérience comme travailleuse volontaire, ce n'est qu'en 1975 qu'elle parvient à surmonter le trauma et à raconter sa déportation à Dachau. Là, elle se trouve rangée parmi les « asociaux », les triangles noirs, et s'efforce tant bien que mal de créer des liens avec les autres catégories de prisonniers, qui la considèrent cependant avec méfiance, voire avec hostilité. Elle parvient à s'enfuir et à retrouver son identité de travailleuse volontaire. Mais l'écroulement d'un mur à la suite d'un bombardement lui brise le dos et provoque une paralysie qui durera tout le reste de sa vie. Ces expériences, et le souvenir de Dachau plus particulièrement, sont d'une certaine manière refoulés pour n'être ressaisis que bien des années plus tard, en même temps que l'acceptation des traumas physiques et moraux qui ont accompagné son existence.
- 11 Robert Gordon attire pour sa part l'attention sur la figure peu étudiée d'Aldo Bizzarri : prisonnier politique à Mauthausen, celui-ci tente par la suite de constituer une mémoire de la déportation par des moyens variés, du récit de témoignage au cinéma, en passant par la fiction. C'est là un exemple rare de déporté qui explore dès son retour des formes variées pour transmettre et faire connaître l'expérience de la déportation – du témoignage au roman d'invention, où le motif du récit-cadre du *Decameron* est réinvesti pour mettre en scène des déportés qui se retrouvent pour raconter. Le même montage de fiction romanesque (voire de reprise d'Eugène Sue) et de présentation de la

Shoah se retrouve dans le film *L'ebreo errante* de Goffredo Alessandrini (1948), auquel Bizzarri collabore pour recréer les scènes situées dans le camp d'extermination.

- 12 Mirna Cicioni explore, à travers une lecture de l'œuvre d'Aldo Zargani, un autre domaine d'étude : celui des enfants juifs cachés par leurs parents dans des institutions chrétiennes pour les sauver de la déportation. Zargani est sans doute l'auteur le plus significatif du point de vue de la réflexion menée sur les lois raciales et de la récupération du trauma causé par celles-ci, et l'un des plus célèbres mémorialistes d'enfants cachés, avec Lia Levi. La publication en 1995 de *Per violino solo: la mia infanzia nell'aldiqua (1938-1945)* marque le point de départ d'une méditation sur le trauma et sur le « présent irrémédiable » qui demeure occulté dans notre expérience. L'article de Mirna Cicioni restitue toute la complexité de cette œuvre, qui se présente, aux côtés des autres livres et articles de Zargani, comme un macrotexte oscillant toujours entre mémoire et post-mémoire.
- 13 C'est à Helga Schneider et au thème de l'impossible pardon qu'est ensuite consacré l'article de Stefania Lucamante. Schneider est, enfant, abandonnée par sa mère, qui s'engage dans la campagne raciale nazie au contact de figures du calibre de Rudolf Höss ou d'Adolf Eichmann. Dans *Lasciami andare, madre*, l'auteure se confronte à ses deux rencontres manquées avec sa mère, en 1971 et en 1998, quand elle prend conscience qu'elle a lui pardonné son acte d'abandon, mais que le pardon est impossible à l'égard de celle qui ne se repent pas de ses actions et continue de célébrer son heure de gloire nazie.
- 14 Deux textes complètent le dossier. Tommaso Pepe s'intéresse aux reportages de Curzio Malaparte et d'Alceo Vancini dans le ghetto de Varsovie en 1942, qui reconstituent la censure et les tentatives pour la contourner dans l'objectif de rendre compte de l'extermination des juifs et de la reconstruction qu'en présentent les nazis. Mara Josi s'attache à démontrer, du point de vue des *cultural memory studies*, comment le roman *La Storia* d'Elsa Morante a pu contribuer à inscrire dans la mémoire historique italienne la rafle du ghetto de Rome, la déportation et l'extermination des juifs romains, et, plus généralement, le thème de la Shoah.
- 15 Encore une fois, ce dossier de *Laboratoire italien* ne vise pas à l'exhaustivité, mais entend poursuivre des réflexions qui peuvent tendre à se flouter à l'heure où mémoire et histoire font l'objet d'une remise en question. De fait, l'insistance sur la fonction du témoignage et sur le sens de la mémoire culturelle s'est désormais imposée comme une mode. Annette Wieviorka soulignait déjà, il y a vingt ans dans *L'ère du témoin*, le danger de faire de la présence des témoins et des musées de mémoire un phénomène de mode superficiel ; et bien que l'Italie n'ait pas connu de tentatives d'impostures et de falsifications de la mémoire comme il y en a eu en Allemagne<sup>13</sup>, ou encore en Catalogne dans le cas célèbre d'Enric Marco dont traite Javier Cercas dans son roman *El impostor*, le déni de mémoire prend clairement une connotation politique. La mémoire de la Shoah et de la déportation n'apparaît plus comme le fruit d'une réflexion intellectuelle et d'un positionnement démocratique contre le racisme et le totalitarisme, mais comme une opération politique marquée à gauche. Pour n'en donner qu'un signe parmi tant d'autres, le 9 novembre 2019, le maire de Predappio (ville natale de Mussolini, faut-il le rappeler ?) a refusé à deux étudiants de financer leur voyage de mémoire à Auschwitz. Or le maire n'a pas motivé sa décision en arguant du fait, par exemple, que de tels voyages seraient devenus trop tendance, mais en affirmant qu'il s'agissait là d'une opération partisane, autrement dit d'une initiative de

gauche qui fournirait une vision déformée de l'histoire parce qu'elle passerait d'autres massacres sous silence. Le même jour, on célébrait l'anniversaire de la chute du mur de Berlin : personne, heureusement, n'a critiqué cette commémoration ou nié l'importance de cet événement comme victoire sur les totalitarismes. Mais cette attitude double, ce jugement distinct porté sur deux moments de l'histoire révèlent un jeu que nous avons vu souvent se répéter en Italie ces trente dernières années : critiquer l'intégrité de la Résistance ouvre la voie à la réhabilitation des fascistes et des républicains de Salò, ce qui permet ensuite de présenter le terrorisme des années 1960 et 1970 comme un phénomène de gauche exclusivement – en faisant totalement abstraction du fait que le terrorisme italien est à l'origine de matrice fasciste et qu'il se poursuit sous cette forme parallèlement au terrorisme de gauche<sup>14</sup>. Nous en arrivons aujourd'hui, semble-t-il, à une phase de négation de l'importance de la Shoah, qui se voit privée de ses caractéristiques nettes de génocide racial et amalgamée à d'autres massacres (dont personne évidemment ne veut absoudre les responsables) : mais cette tentative de banaliser l'histoire, de vider de son importance le génocide juif et d'en dissimuler la motivation raciste pour l'assimiler à d'autres massacres politiques, ouvre la porte au racisme dans la société italienne, désinhibant tout sentiment de culpabilité dans l'opinion publique pour y rendre acceptables des formes de pensée et de comportements racistes. Juifs et migrants sont la cible, dans l'Italie de ces dernières années, d'un ressentiment raciste de plus en plus visible qui confond, contre toute rationalité, une communauté bien intégrée – qu'on ne peut, de l'extérieur, distinguer comme communauté juive – et les migrants qui arrivent d'Afrique et sont perçus comme « l'autre », comme un danger. Ce constat suffit à mesurer combien réduire la Shoah à d'autres événements historiques ou à un phénomène idéologique peut porter à la justification du racisme. Quiconque a vécu la Shoah, comme Edith Bruck, et en a fait par la suite le récit à une époque où l'on pensait le racisme condamné, ne peut faire abstraction d'un rapprochement entre le racisme actuel et le racisme nazi : « Ceux qui disent que les enfants immigrés sont des parasites sont pires que les nazis, parce qu'ils le disent aujourd'hui et pas à cette époque-là. »<sup>15</sup>

- 16 Continuer de lire les auteurs qui ont transmis l'expérience de la Shoah, relever ce qui distingue le génocide racial de la persécution politique reste pour nous crucial, surtout dans un moment historique où l'idée d'égalité entre personnes de cultures et de religions différentes se trouve remise en question. Le refus de l'autre, de la différence, même motivé par le racisme culturel ou linguistique plutôt que par la couleur de la peau ou l'appartenance religieuse, est toujours à l'origine d'un enchaînement de conséquences au terme duquel il y a le camp d'extermination :

Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que « l'étranger, c'est l'ennemi ». Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente ; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans lien entre eux, elle ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisse majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager ; c'est-à-dire le produit d'une conception du monde poussée à ses plus extrêmes conséquences avec une cohérence rigoureuse ; tant que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme.<sup>16</sup>

---

## NOTES

1. Citons au moins les ouvrages suivants : M. Cattaruzza, M. Flores, S. Levi Sullam *et al.* éd., *Storia della Shoah*, Turin, UTET, 2005-2010, 5 vol. et 3 DVD ; R. S. C. Gordon, *The Holocaust in Italian Culture, 1944-2010*, Stanford, Stanford University Press, 2012 ; M. Sarfatti, *Gli ebrei nell'Italia fascista: vicende, identità, persecuzione*, Turin, Einaudi, 2007<sup>2</sup> ; B. Maida, *La Shoah dei bambini: la persecuzione dell'infanzia ebraica in Italia (1938-1945)*, Turin, Einaudi, 2013.
2. Le projet pilote de la Regione Piemonte et de l'ANED Piemonte a donné lieu à un travail de recueil de témoignages des rescapés piémontais, à leur publication au sein du volume *La vita offesa: storia e memoria dei Lager nazisti nei racconti di duecento sopravvissuti* (A. Bravo et D. Jalla éd., Milan, Franco Angeli, 1986) ainsi qu'à la constitution d'un fonds d'archives hébergé par l'Istituto Gramsci de Turin. D'autres entretiens ont été menés par la suite, sous l'impulsion essentiellement de la Fondazione Centro di Documentazione Ebraica Contemporanea de Milan. Parmi les ouvrages découlant de ces initiatives : L. Picciotto, *Il libro della memoria: gli ebrei deportati dall'Italia (1943-1945)*, Milan, Mursia, 2011<sup>3</sup> ; Id., *Salvarsi: gli ebrei italiani sfuggiti alla Shoah, 1943-1945*, Turin, Einaudi, 2017 ; M. Pezzetti, *Il libro della Shoah italiana: I racconti di chi è sopravvissuto*, Turin, Einaudi, 2009.
3. B. Vasari, *Mauthausen bivacco della morte*, Milan, La fiaccola, 1945 ; P. Caleffi, *Si fa presto a dire fame*, Milan, Rome, Avanti, 1954.
4. Voir au moins M. Baiardi et A. Cavaglioni éd., *Dopo i testimoni: memorie, storiografie e narrazioni della deportazione razziale*, Rome, Viella, 2014.
5. Pour une bibliographie des écrits des rescapés italiens, voir A. Bravo et D. Jalla éd., *Una misura onesta: gli scritti di memoria della deportazione dall'Italia (1944-1993)*, Milan, Franco Angeli, 1994. Voir également E. Rondena, *La letteratura concentrazionaria: opere di autori italiani deportati sotto il nazifascismo*, Novare, Interlinea, 2013.
6. Voir G. Agamben, *Quel che resta di Auschwitz: l'archivio e il testimone*, Turin, Bollati Boringhieri, 1998, et la critique qu'en propose G. Hartman, *Scars of the Spirit: The Struggle against Inauthenticity*, New York, Palgrave Macmillan, 2002, chap. II, § 6.
7. Outre l'ouvrage fondateur de C. A. Coady, *Testimony: A Philosophical Study*, Oxford, Clarendon Press, 1992, voir A. Gelfert, *A Critical Introduction to Testimony*, Londres, New York, Bloomsbury, 2014.
8. Je me permets de renvoyer à E. Mattioda, « Riscrittura della memoria, i casi di Primo Levi e Bruno Vasari », dans S. Destefani éd., *Da Primo Levi ai figli dei «salvati»: incursioni critiche nella letteratura italiana della Shoah dal Dopoguerra ai giorni nostri*, Florence, Giuntina, 2017, p. 96-106.
9. J. E. Young, *Writing and Rewriting the Holocaust: Narrative and its Consequences of Interpretation*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.
10. Pour une introduction à cette approche, voir J. Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis: Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, Beck, 1992 ; A. Assmann, *Erinnerungsräume: Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, Munich, Beck, 2018 ; A. Erll et A. Nünning éd., *A Companion to Cultural Memory Studies*, Berlin, New York, De Gruyter, 2010.

11. Voir P. Levi, *Opere complete*, M. Belpoliti éd., Turin, Einaudi, 2018, vol. III.
12. Voir à ce propos G. Ferroni, « Presenze proustiane in scrittrici del Novecento italiano », dans I. Antici, M. Piazza et F. Tomassini éd., *Cent'anni di Proust: echi e corrispondenze nel Novecento italiano*, Rome, RomaTre Press, 2016, p. 19-20.
13. Je pense aux cas de Binjamin Wilkomirski, Wolfgang Koeppen, Binjamin Stein et Edgar Hilsenrath, en grande partie étudiés par A. Costazza, *Ladri di identità: dalla falsa testimonianza alla testimonianza come finzione nella letteratura tedesca sulla Shoah*, Milan, Mimesis, 2019 – ainsi qu'à ceux bien sûr de Jerzy Kosinski, Herman Rosenblat et Misha Levy Defonseca.
14. Voir le numéro 22 de *Laboratoire italien* : « Sans recourir à la violence » : la société italienne face aux terrorismes et aux mafias (1969-1992). En ligne : [ <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/2497>] (consulté le 05/05/2020).
15. Extrait de l'entretien d'Edith Bruck réalisé par Valentina Ruggeri dans le cadre du mémoire de *tesi di laurea* soutenu en 2019 sous la direction d'E. Mattioda au Dipartimento di Studi Umanistici de l'université de Turin. Cet entretien est publié dans le présent numéro de *Laboratoire italien*.
16. P. Levi, *Opere complete*, M. Belpoliti éd., Turin, Einaudi, 2017, vol. I, p. 5 ; Id., *Si c'est un homme*, M. Schruoffenegger trad., Paris, Julliard, 1987, p. 7.

## INDEX

**Parole chiave** : Shoah, deportazione dall'Italia, letteratura della Shoah, revisionismo, scrittura femminile

**Keywords** : Holocaust, deportation from Italy, literature on the Holocaust, revisionism, women writing

**Mots-clés** : Shoah, déportation de l'Italie, littérature de la Shoah, négationnisme, écriture féminine

## AUTEURS

### ENRICO MATTIODA

Université de Turin • Enrico Mattioda est professeur à l'université de Turin et codirecteur du *Giornale storico della letteratura italiana*. Il s'est occupé de littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle (*Teorie della tragedia nel Settecento*, Mucchi, 1994) et a préparé des éditions de Cesarotti, Goldoni et d'une anthologie de tragédies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis plusieurs années, il s'intéresse à la littérature de la Renaissance et, en particulier, à la littérature artistique et à l'œuvre de Giorgio Vasari, dont il est en train de fournir une nouvelle édition commentée des *Vies* (Edizioni dell'Orso, 2017-2020, 5 vol.). Pour ce qui concerne la littérature de la déportation, il a écrit des essais sur Jorge Semprun et Bruno Vasari, organisé le colloque « Al di qua del bene e del male: la visione del mondo di Primo Levi » (Franco Angeli, 2000) et écrit les livres *L'ordine del mondo: saggio su Primo Levi* (Liguori, 1998) et *Levi* (Salerno, 2011).